

France - Sri 8 juin 1957

8 Juin 1957

DANS LA BROUSSE AVEC LES « COMMANDOS DE LA VIE »

Un grand reportage de Pierre GASCAR (Prix Goncourt 1953)

Un drapeau rouge, des huttes de branches nous signalent le village de la peste

La peste a éclaté dans une région de l'Inde. Pierre Gascar a accompagné les médecins de l'Organisation Mondiale de la Santé.

Invité par cette œuvre internationale dont le siège est à Genève, Pierre Gascar a précédemment raconté comment sont battus les grands fléaux aux Philippines, en Indonésie, en Malaisie, en Thaïlande.

(Voir « France-soir » de puis le 1^{er} juin.)

LUCKNOW (Inde)...

Il n'y avait pas si longtemps que les habitants étaient rentrés dans leur village : la vie reprenait mal dans la solitude avait un peu ensablée ; pas si longtemps qu'on avait descendu le drapeau rouge qui, au-dessus des toits d'herbe blonde signalait la présence du mal.

A quelques centaines de mètres du village, on voyait encore les huttes de branches où les habitants avaient vécu, pendant peut-être trois mois. On ne les avait pas toutes démolies : elles pouvaient servir, à nouveau, un jour. Les maisons qu'on réoccupait avec lenteur restaient vaguement suspectes. La confiance

Des paysans nous tendent, dans des pots de terre, leur récolte de rats morts

lardait à revenir. Les gens semblaient dépeuplés. Pourtant, cette fois, l'épidémie n'avait pas été trop cruelle : seule, la fille de Ramsara manquait. C'était avec elle que tout avait commencé. Dans cette région de l'Uttar Pradesh, un peu au nord-est de Lucknow, la peste est une maladie traditionnelle. On a toujours parlé de « Mahamari », la grande mort. Elle va de village en village jusqu'au delà de Barananki. Elle s'éloigne parfois, puis, soudain, se rapproche. On ne l'oublie pas pour toujours. Et puis, un jour, d'abord, ce sont les rats, il ne faut pourtant pas s'effrayer tout de suite. Il n'est pas un seul village dans la région où quelques rats ne meurent chaque jour, tout au long de l'an. Ils meurent de la peste, bien sûr, mais tant qu'il ne s'agit que d'un rat de deux rats à la fois, il serait absurde de piler bagage et d'aller s'installer dans les huttes en plein champ. A partir de septembre, il est bon cependant de surveiller de plus près la mort des rats. Septembre a toujours marqué le début de la saison de la peste, qui ne finit qu'en mai. Trois mois par an seulement peut respirer. Ce sont les mois les plus chauds, les plus secs, les mois où la vie est plus dure encore. On ne sort des menaces de la mort que pour entrer dans les souffrances de la vie.

condamne l'aspect animal qui constitue le réservoir de la peste dans cette région, si peu de temps que cette découverte est encore controversée. Deux scientifiques, un chercheur français, le docteur Balhaz, actuellement directeur de l'Institut Pasteur de Téhéran, qui désigne le premier le « merion », comme il souche de la peste. Le merion est un très petit rongeur, assez semblable à la gerboise. Il vit dans les champs non cultivés surtout. On le trouve dans plusieurs pays de cette partie du monde : de l'Iran à l'Inde, Afghanistan compris, ailleurs aussi, sans doute. On ne

reste de l'année, elles sont, en revanche, de toutes les promenades et se propagent parmi les rongeurs du pays. Aussi, dès septembre, dès que la saison de la peste commence, essaie-t-on de tuer les rats. Toutes leurs puces infectées les quitteraient et viendraient sur les êtres humains. On objectera qu'elles viendraient sur eux de toute façon puisque les rats pestiférés meurent. Mais non, ils ne meurent pas tous. Il y a, chez eux, des phénomènes d'immunité. A la peste donnent naissance à des rats également immunisés. A une épidémie de



La première dame du régime et de l'Inde me regarda en soupirant.

— L'Inde est une démocratie. La liberté individuelle... Et puis nous sommes pour la non-violence, vous le savez.

Je retrouvais dans ces paroles, dont l'ironie tempérée la singularité, celle qui avait été longtemps la collaboratrice de Gandhi. Souvent, au cours de mon séjour en Inde, j'ai été frappé par ce voisinage, chez mes interlocuteurs, d'un spiritualisme absolu et d'un réalisme moderne.

En achevant près de moi son déjeuner strictement végétarien, la princesse Amrhi Kaus, dont l'intelligence et les qualités de ministre sont connues dans le monde entier, me parlait maintenant des besoins de l'Inde : 10.000 hôpitaux avec 125.000 lits seulement, soit un lit pour près de 3.000 habitants (ils sont 300 millions en Inde), 70.000 médecins quand 90.000 au moins seraient nécessaires, 25.000 sages-femmes quand il en faudrait 80.000. Elle me parlait aussi du nouveau plan quinquennal qui prévoit la formation, au cours des cinq années à venir, de 12.500 médecins.

Le médecin en compagnie duquel je revenais du village de la peste me parlait, lui aussi, du plan. La disparition totale de la peste dépendait en grande partie de sa réalisation.

— C'est le développement du pays, sa prospérité qui pourront faire disparaître la peste pour toujours.

Le petit rongeur, le merion, vit surtout dans les hautes herbes des terres incultes. Portez le soc, l'irrigation, les cultures, il ne pourra plus subsister. Faut-il seulement soit la population sera plus riche et pourra mieux observer l'hygiène, elle sera mieux nourrie et offrira plus de résistance aux maladies. Le médecin s'exaltait.

— Avez-vous entendu parler de notre politique de développement du village ?

— En connaissez les grandes lignes ?

— Il faut que vous voyiez cela, croyez-moi.

Le lendemain, je me retrouvai dans les villages où cette politique commençait d'être appliquée. Nous étions partis très tôt. C'était encore l'aube. Deux fois l'aube, ici, une Inde nouvelle naissait.



DANS UN VILLAGE PESTIFERE DE L'INDE, LE « HAKIM », MEDECIN LOCAL, VISITE UN MALADE ETENDU SUR UN LIT PRIMITIF

(Photo Jean Mannevy)

saît encore si le merion pestifère meurt de la peste. On ne découvre jamais sa dépouille, emportée, puis écartée, par les corbeaux et les vautours. Ce qui paraît sûr, c'est que le merion passe ses puces aux autres rongeurs et jusqu'aux rats domestiques. Dans quelques cas seulement, il n'y a pas ces intermédiaires entre le merion et l'homme. En labourant, un paysan démolit un nid de merions qui s'enfuit, abandonnant quelques puces dans leur refuge. Elles sautent sur le paysan. Cela se produit surtout pendant les trois mois chauds qui s'accroissent d'un recul de la peste. Les puces réduisent la sécheresse. L'excès de chaleur est au lieu de rester sur le merion obligé de sortir en plein soleil pour trouver sa nourriture, elles l'attendent à l'ombre, au fond du nid. Le

peste parmi les rats succède donc une période où les rats ne meurent plus ou presque plus de la peste. Période assez brève : l'immunité s'étend au bout de deux ou trois générations. La durée de la vie du rat étant de trois ou quatre ans, c'est environ dix ans après une épidémie que la peste redevient mortelle pour les rats. Alors, les hommes sont de nouveau exposés. Dans cette région de l'Uttar Pradesh, l'épidémie était venue. La dernière épidémie importante avait sévi dans les années 1944-1947. Dix années s'étaient écoulées avec des petites flambées de peste, quelques morts ici et là. — J'ai le sentiment que quelque chose d'assez sérieux se prépare, me dit le médecin indien. Venez, nous allons faire une tournée d'inspection.

ICI LA VARIOLE EST UN BIENFAIT DES DIEUX

NOUS roulâmes longtemps le long d'un canal. L'air tourné était pure, l'air presque frais. Une grande plaine claire, peu cultivée, s'étendait jusqu'aux montagnes du Népal, indistinctes au loin dans une brume de lumière. Une touffe d'arbres signalait un village où conduisait un chemin de terre.

La jeep stoppa près du puits. Les habitants nous avaient aperçus sur la route depuis longtemps déjà et avaient reconnu la voiture. Il y avait tout un groupe pour nous accueillir. Il s'avancèrent vers nous. Mais que contenaient ces pots de terre que quatre hommes tenaient entre leurs mains ? Le médecin s'était approché.

— Venez voir, me dit-il.

Je me penchai au-dessus des pots. Ils contenaient des rats morts. Un des rats agonisait encore. Je remarquai que ses pattes étaient bleues. La peste était

dans le village. Le médecin se montrait nerveux, brièvement.

— Ce n'est peut-être pas ça. Je leur avais donné une réserve de D.D.T. Ils s'en sont abondamment servis, l'autre jour, me disaient-ils, quand ils ont commencé à trouver des rats morts. Alors ces rats ont peut-être simplement été empoisonnés par le D.D.T. répandu dans les maisons.

Le médecin parla aux hommes :

— Demain, ils seront tous vaccinés contre la peste, me dit-il ensuite. L'ennui c'est que l'action du vaccin est brève. Il faut recommencer... Non, ils ne se débrouillent pas à la vaccination. Quand il s'agit de la variole, il est plus difficile de la convaincre, ils exigent, en se faisant vacciner, de mécontenter la déesse Kali qui, en dehors d'autres pouvoirs, a celui de donner et de retirer la vie. Lorsqu'elle la donne, c'est interprété comme une bénédiction. Quand elle la retire, c'est une autre marque de grâce. Il en va autrement avec la peste.

LA NON-VIOLENCE EMPÊCHE D'INTERDIRE LES ANTIBIOTIQUES AUX GUERISSEURS

NOUS étions entrés dans une maison. Une femme couverte de voiles noirs s'enfuit dans une pièce voisine. L'homme qui se tenait devant nous semblait las et âgé. Je lui fis demander s'il avait peur de la peste.

— Bah ! il faut bien mourir un jour, répondit-il.

Combien avait-il d'enfants ?

— En ai eu dix.

— Et maintenant ?

— Il en reste un... Sept ans.

Une peste sardale d'enfant traînait sur le sol de terre battue. Trop petite pour un enfant de sept ans. Un vestige. Je ne parvenais pas à détacher mon regard. Je ne trouvais plus rien à dire. L'homme non plus :

— C'est le maire du village, me

dit le médecin quand nous sortîmes. Un des mieux pourvus par les habitants. Deux Bretas de terre, un peu de riz, de cannes à sucre. De quoi ne pas mourir tout à fait de faim. Mais contre les maladies ? Le dispensaire le plus proche est à douze kilomètres. Alors on se fait soigner par le « hakim ».

C'est le nom des guérisseurs locaux, des médecins aux herbes. Contre la peste ils emploient une décoction de cactus. Au moins, les malades ne meurent-ils pas seuls. Certains, plus audacieux, se sont mis à utiliser quelques drogues modernes, des antibiotiques, notamment, ils les administrent avec une prodigieuse aveugle. Les résultats sont souvent désastreux :

— Mais ne peut-on pas le leur interdire ? demandai-je un jour à la princesse Amrhi Kaus, le ministre de la Santé de l'Inde.

LA FILLE DE RAMSARA S'ETAIT ASSISE PRES D'UN RAT MORT

CE fut en août, l'an dernier, qu'ici les rats commencèrent de mourir chaque jour davantage. On en trouvait dans les pièces sombres des maisons et jusque dans la rue. Les petits rongeurs gris et noirs qui vivent sur les toits d'herbe sèche se mirent à mourir à leur tour. Ils tombaient des toits et on voyait, çà et là, leurs cadavres au ras des murs. Une certaine nervosité régnait maintenant dans le village.

Les gens déjà âgés, surtout, étaient inquiets : ils avaient tous connu de grandes pestes et ces dizaines de rats morts, chaque jour, semblaient bien en annoncer le retour.

La fille de Ramsara ne connaissait pas, elle, cette anxiété. Elle avait 14 ans, elle était belle, ses parents lui cherchaient un mari. L'après-midi, elle traversait le village et allait coudre chez sa grand-mère. Elle s'asseyait dans un coin de la pièce où était le fourneau sans cheminée, dont la fumée lui piquait un peu les yeux, parfois. La grand-mère, accroupie près du fourneau, parlait des difficultés de la vie. Par bonheur, la concordance régnait entre les hindous et les musulmans, dans le village. La famille Ramsara était musulmane. La jeune fille, elle, parlait peu. Elle devait penser

son mariage. Un soir, en se levant pour rentrer chez ses parents elle vit qu'un rat était venu mourir derrière le tabouret très bas sur lequel elle était restée assise. Elle ne s'en effraya pas : depuis quelques jours, on ne cessait de trouver des rats morts ici et là et jusqu'à une trentaine dans la maison de ses parents, à l'autre bout du village. Alors, pour un seul rat, elle ne se soucia pas de la peste.

C'était, comme toujours ici, la peste bubonique, une fièvre très forte, d'abord, un cercle de fer se resserrant autour de la tête, des vomissements, les ganglions de l'aîne qui enflent, l'inconscience enfin. La fille de Ramsara était morte moins de deux jours après les premiers symptômes. Elle était morte au fond d'un village désert. Les habitants, pris de peur, avaient tous quitté leurs maisons, hissé le drapeau rouge, envoyé un message jusqu'à la ville la plus proche où se trouvait une équipe sanitaire. Lorsque les jeeps chargées de D.D.T. et de médicaments arrivèrent dans un nuage de poussière, il était trop tard. Trop tard pour la fille de Ramsara, en tout cas. On l'avait enterrée très vite, à la mode musulmane. Dans le village vide, devant la maison des Ramsara, un petit tas de cendres : les vêtements de la jeune fille n'ont pas été brûlés et jusqu'à la robe qu'elle couvrait, chez sa grand-mère quand le rat était venu derrière son mariage.

LES PUCES DE « MERION » SAUTENT SUR LE LABOUREUR

LE système de propagation de la peste est simple. Les puces du rat infecté, quittant le rongeur après sa mort comme elles le font toujours, étaient ve-

nues sur la jeune fille et lui avaient transmis le mal. Mais le rat lui-même n'était qu'un agent intermédiaire de l'infection.

Il y a très peu de temps qu'on